

Peintres de Paris

Robert Élie

Number 32, Fall 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Élie, R. (1963). Review of [Peintres de Paris]. *Vie des arts*, (32), 44–51.

L'imposante exposition de peinture française contemporaine accrochée au Musée des Beaux-Arts — plus de 50 oeuvres choisies par Jacques Lassaing, commissaire général de l'Exposition française artistique de Montréal — présente deux branches de cette grande famille qu'est l'École de Paris : des grands aînés tels que Picasso, Léger, Villon et Braque (récemment disparus), Chagall, Delaunay, etc.; et des plus jeunes, intimement liés aux remous des courants actuels. C'est ce second groupe de tendances diverses que Robert Élie situe, pour nous, dans le monde des arts.

Aujourd'hui encore, Paris est un lieu de rencontres privilégié et son influence est évidente. Sans doute n'y a-t-il jamais eu une Ecole de Paris, mais il y a mieux : un esprit qui se retrouve chez des peintres d'origine et de tempérament divers.

Je me souviens du sentiment d'exaltation qui m'envahissait en visitant, au Musée d'Art Moderne de New-York, une exposition qui réunissait seize des meilleurs peintres américains. Presque tous nous proposaient un espace sans limite, d'une grande intensité lumineuse et d'un dynamisme à peine contrôlé.

Je ne crois pas qu'une exposition de peintres de Paris nous donne de façon aussi évidente et soudaine une telle impression de liberté. Pour le peintre américain, il semble que la toile n'est jamais assez vaste pour contenir la joie de sa découverte ; mais le peintre de Paris a besoin de définir avec rigueur l'espace qui sollicitera sa réflexion et il n'en reculera les limites que par un long travail. Il doit inventer l'espace que le peintre américain trouve souvent sans effort (et il aurait tort de refuser ce cadeau des dieux), mais qu'il ne pourra habiter sans l'attention généreuse que l'art exige de tous.

Jacques Villon est un parfait exemple de cet artiste de Paris qui doit trouver la plus grande liberté dans d'étroites limites. Il referra inlassablement l'expérience qui lui permit de découvrir sa voie, précisant, élargissant, approfondissant dans le silence des recherches dont l'originalité ne fut reconnue que très tard.

Aujourd'hui, un Manessier déploie sa méditation dans de grands tableaux, mais aussi soigneusement délimités que les formats plus modestes qu'il employait autrefois, et tout y suppose réflexion : rythme, couleur, lumière. Si un Rothko nous donne dès le premier contact une sensation de liberté infinie, il n'est pas moins exaltant de suivre, chez Manessier, le progressif épanouissement de ce qui en l'homme peut échapper aux frontières naturelles.

Manessier, comme Bazaine, Singier et tant d'autres, doit beaucoup à l'exemple de Bissière qui s'est dégagé d'un cubisme que l'on commençait à subir comme un dogme pour arriver à un art non-figuratif qui fut, pour lui, une véritable libération. Ce passage se fait sans éclat et l'écriture de ses toiles n'en est pas moins contrôlée, mais c'est à un sentiment personnel et à un sens plastique très sûr qu'il se réfère désormais. Ses tableaux ont le charme d'un lyrisme réfléchi qui s'exprime par la nuance plutôt que par le cri, voie que suivront tant de peintres de Paris.

Marc Chagall. Paris entre deux rives. 1953-56. Appartient à l'artiste.

Marc Chagall est né le 7 juillet 1887 à Vitebsk, en Russie. Il s'installe à Paris en 1910 : il habite alors « la Ruche ». En 1914, Apollinaire organise une exposition de ses œuvres à la galerie « Der Sturm », à Berlin. Cette première exposition personnelle de Chagall marque une étape de la peinture expressionniste ; André Breton le considère comme le prophète du surréalisme. La même année, Chagall retourne dans son pays pour se marier. Il compose alors des décors, des costumes et de grandes peintures murales pour le Théâtre juif de Moscou. De retour à Paris en 1923, il se laisse tenter par l'illustration. Israël l'accueille en 1931 : baigné d'un climat favorable, il reprend ses illustrations de la Bible commencées à Paris. En 1939, il obtient le prix Carnegie. Après un séjour aux États-Unis, pendant la dernière guerre, il se réinstalle en France où il vit depuis.

III

PAR ROBERT ELIE

peintres de paris





Nicolas de Staël. Composition rouge et noire. 39 $\frac{1}{4}$ " x 25 $\frac{5}{8}$ " (100 x 65 cm). Collection Galerie Jacques Dubourg, Paris.

Nicolas de Staël est né à Saint-Petersbourg en 1914. Arrivé en France à 18 ans, il brosse des décors de théâtre pour subsister. Lent à se faire connaître dans son pays d'adoption son œuvre est d'abord appréciée en Amérique : c'est alors la montée en flèche. Ce peintre surprenant, ardent, disparaît de façon dramatique en pleine célébrité, à l'âge de 41 ans.

Alfred Manessier. Recueillement, nocturne 2. 1952. Huile. 78 $\frac{3}{4}$ " x 59 $\frac{1}{8}$ " (200 x 150 cm). Collection particulière.

Alfred Manessier est né le 5 décembre 1911 à Saint-Ouen (France). Il est l'auteur de nombreux vitraux religieux et de cartons de tapisserie. Il obtient le premier prix à la Biennale de Sao Paulo en 1953, le grand prix de l'Exposition internationale de Valenza (Venezuela) en 1955 et le grand prix à la Biennale de Venise en 1962.

Dubuffet a certes plus de violence et ses recherches de matières démontrent qu'il a moins le souci du « beau métier » que celui de l'expression qui se veut aussi immédiate que possible. Mais cette violence s'exprime dans un espace mesuré qui impose la concentration. Ses recherches de matières, accumulations qui s'incorporent à la toile, et l'apparition de figures grotesques sont les signes d'une nature sauvage, de ce monde de l'instinct contre lequel notre technique ne peut rien, mais que la volonté consciente du peintre transforme en force ordonnatrice.

De Staël me semble plus proche du peintre américain par son sentiment de l'espace, peut-être parce qu'il est né en Russie, mais ne doit-il pas à Paris l'étonnante variété de ses gris et la rigueur de ses architectures ?

Soulages aime aussi les grands espaces, mais ils sont purement imaginaires, et les larges traits sombres n'expriment qu'un combat spirituel. Hartung, dont le dépouillement est extrême, évite pourtant, grâce à l'acuité de sa vision et à la sûreté de l'exécution, le danger d'une abstraction inhumaine.





André Masson. Le sommeil de Booz. 1960.
Huile. 67 $\frac{7}{8}$ " x 61" (170 x 155 cm).
Collection Galerie Louise Leiris, Paris.

André Masson est né à Balagny, dans l'Oise (France), en 1896. Après avoir subi l'influence des cubistes, il se joint aux surréalistes. Pendant un séjour aux Etats-Unis entre 1942 et 1945, il poursuit des travaux d'illustration auxquels il s'était adonné avant la guerre. De retour en France, il dessine, grave et brosse des décors de théâtre. Son œuvre est très connue dans le monde entier.

Hans Hartung. Peinture. 70 $\frac{7}{8}$ " x 55 $\frac{7}{8}$ "
(180 x 142 cm). Appartient à l'artiste.

Hans Hartung est né à Leipzig (Allemagne) en 1904. Après avoir fréquenté les Académies de Dresde et de Leipzig, il s'installe à Paris en 1935. Il obtient le prix Guggenheim Europe-Afrique en 1956. Il est considéré comme l'un des jeunes maîtres de l'art abstrait.

Pierre Soulages. Peinture sur papier. 1947.
Collection particulière.

Né à Rodez, dans le Rouergue (France), en 1919, Soulages s'installe à Paris en 1946. Un an après, il expose aux Surindépendants ; à New York, à la Galerie Kootz, en 1954 et 1955. Il obtient le prix de la Biennale de Sao Paulo en 1953, le prix Windsor et celui de l'Exposition internationale de Tokyo en 1957.





◀ Robert Delaunay. Tour Eiffel. Huile. 77 $\frac{1}{8}$ " x 33 $\frac{7}{8}$ " (196 x 86 cm). Musée national d'Art moderne, Paris. (Ektachrome « La Photothèque ».)

Robert Delaunay (1885-1941) est né à Paris. Dès son adolescence, il travaille dans un atelier de décors de théâtre. Vers 1910, il trouve sa propre expression picturale dans la série des Tour Eiffel : c'est sa période cubiste. Mais, sans s'attarder, Delaunay s'oriente vers l'abstrait. En 1913, il expose à Berlin, à la galerie « Der Sturm » où son admirateur Apollinaire, dans une conférence, parle d'Orphisme pour la première fois, à propos de son œuvre. Après la guerre, époque à laquelle il se mêle au groupe surréaliste, Diaghilev lui commande des décors de ballet. A l'Exposition Universelle de Paris en 1937, il exécute d'immenses peintures murales aux pavillons des Chemins de fer et de l'Aéronautique. Vers la fin de sa vie, forcé de laisser la peinture, il s'intéresse aux recherches picturales et architecturales de jeunes artistes. Delaunay est un des grands pionniers de la peinture abstraite.



Nicolas de Staël. Les Martigues. 1954. Huile. 57 $\frac{1}{2}$ " x 38 $\frac{1}{8}$ " (146 x 97 cm). Collection Galerie Jacques Dubourg, Paris.

James Guitet. Peinture. 1961. 57 $\frac{1}{2}$ " x 44 $\frac{7}{8}$ " (146 x 114 cm). Collection Galerie Arnaud, Paris.

James Guitet est né à Nantes en 1925. Il arrive à Paris en 1946 et, deux ans plus tard, devient professeur. Il se consacre alors entièrement à l'art abstrait et participe à de nombreuses expositions de groupe dont les Réalités nouvelles.





L'abstraction géométrique a aussi ses représentants, surtout le très rigoureux Vasarely dont les constructions conservent la marque d'une sensibilité en éveil. Il y a encore le réalisme d'un Balthus dont le caractère magique nous fait penser davantage aux Américains qu'aux surréalistes européens.

C'est assez pour indiquer que les peintres de Paris ont exploré, pendant et après la guerre, les domaines où s'aventuraient aussi les peintres de New-York et de Montréal. Je crois qu'ils ont vécu l'aventure exaltante de l'art contemporain d'une manière moins éclatante mais tout aussi intense, et la confrontation de leurs expériences aux nôtres me paraît d'un grand intérêt, surtout pour l'artiste canadien qui a appris à lire avec les mots de Montaigne et de Rimbaud, qui lui donnent accès aux paysages intérieurs d'un peintre de Paris, et qui a grandi dans ces grands espaces qui fascinent tant de peintres américains.

De Masson et Bissière à Manessier et De Staël, de Dubuffet à Hartung, à Poliakoff et Vieira da Silva, on voit se poursuivre les projets les plus féconds, les recherches les plus généreuses qui peuvent donner un sens à l'histoire que nous vivons.

Edouard Pignon. Paysage No 403 — Bandol. 1958. 76³/₄" x 51¹/₄" (195 x 130 cm). Galerie de France.

Pignon est né en 1905 dans le Nord de la France, d'une famille de mineurs. Il travaille lui-même dans les mines avant de venir à Paris, dès l'âge de 22 ans. Il expose seul en 1939. En plus de peindre, il brosse des décors de théâtre, exécute de la céramique et fait de l'illustration. Ses œuvres sont accrochées dans plusieurs musées d'Europe et d'Amérique.

Charles Lopicque. Printemps en Bretagne. 1959. 31⁷/₈" x 39¹/₄" (81 x 100 cm).
Lopicque, né en 1898, est d'abord de discipline scientifique. S'il abandonne ses études d'ingénieur pour peindre, il continue, de pair avec son art, ses recherches scientifiques : il passe une thèse de doctorat ès sciences en 1937, tout en composant une grande murale. Il va de la figuration à l'abstrait sans se fixer sur l'une ou l'autre de ces expressions.

Balthus. Grand paysage à la vache. 1959-60. 63³/₄" x 51¹/₄" (162 x 130,2 cm). Galerie Pierre Matisse, New York.

Balthus, né en 1908, commence très jeune à peindre, sans maître, mais il connaît plusieurs artistes célèbres qui fréquentent sa famille ; il peindra le portrait de certains, entre 1936-38. D'importantes expositions de lui ont lieu à Paris et New York, en Suisse et en Italie. On peut voir ses toiles dans les grands musées.



